

LA
RENCONTRE
IMPRÉVUE
OU
LA SURPRISE
DES AMANS.

COMÉDIE EN TROIS ACTES
ET EN PROSE.

*Représentée par les Comédiens François
ordinaires du Roi, &c.*

Le prix est de 24. sols.



A PARIS.

Chez la Veuve CAILLEAU, Libraire, Ruë
Saint-Jacques, au-dessous de la ruë des
Mathurins.

M. D. CC. LIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A C T E U R S.

LE GOUVERNEUR;

ARAMINTE, *Riche Veuve, Amoureuse
de Damon.*

DAMON, *sous le nom de Cléandre, Amant
de Julie.*

JULIE, *Amante de Damon.*

FRONTIN, *Valet de Damon.*

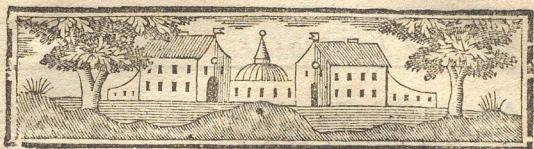
FINETTE, *Suivante de Julie.*

L'OLIVE, *Valet du Gouverneur.*

UN NOTAIRE.

UN DOMESTIQUE, *d' Araminte.*

*La Scene est à St. Domingue, dans un Sallon
de la maison d' Araminte.*



LA
RENCONTRE
IMPREVUE
OU
LA SURPRISE
DES AMANS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.



VOUS ajoutez aujourd'hui, Mademoi-
selle, à votre mélancolie ordinaire :
qui peut en être cause ?

JULIE.

L'interêt que je dois prendre à ce qui regarde
E

Thomas Lafficheval

Paris.

Araminte ; rappelle-toi , Finette , ce qu'elle a fait pour mon Pere & pour moi , depuis que nous fommes à S. Domingue. Ne trouvons-nous pas dans cette Parente , dont le nom nous étoit à peine connu , des reffources que nos plus proches , & nos amis mêmes nous ont refusés ? La vûe d'une famille ruinée a-t'elle revolté son imagination ? Nos malheurs ont-ils affoibli les droits que nous tenons de la nature ? Quel accueil à notre arrivée ? Quelles attentions , quelles amitiés depuis qu'elle nous a reçus chez elle ? Pourroit-on distinguer Julie de la Maîtresse de la maison ?

FINETTE.

Quels agrémens n'y trouvai-je pas moi-même ! Etois-je plus heureuse chez vous , avant le dérangement de votre fortune ?

JULIE.

Je sens toutes ces obligations : elles n'ont rien qui étonne ma reconnoissance.

FINETTE.

Je connois trop votre cœur pour en douter ; Mais quel fujet vous allarme pour Araminte ?

JULIE.

Te le dirai-je , Finette ? Elle est sûrement la dupe de son amour.

FINETTE.

Quelle preuve en avez-vous ?

JULIE.

La lettre qu'elle vient de recevoir de Cléandre ; je m'en rappelle les termes : *Heureux si les vents*

qui m'ont conduit au port, vouloient continuer de me prêter leurs aîles pour vous rejoindre plutôt ! Après cela de quels sentimens fait-il parade ? de reconnoissance, de respectueux attachement ? Quel langage ! Est-ce de la sorte que s'explique l'amour ? Ah que Damon se seroit exprimé bien autrement après six mois d'absence ?

FINETTE.

Nous y voilà : quoi ! Belle, jeune, fille & Françoisise, vous penserez toujours à ce Damon !

JULIE.

La France voit plus d'une belle constante. La legereté fuit toujours un attachement auquel l'estime n'a point eu de part. Un esprit sage, un cœur bien placé aime à Paris aussi constamment qu'ailleurs.

FINETTE.

Le bel objet de constance qu'un Amant absent, que vous ne reverez plus, qui même a causé tous vos malheurs !

JULIE.

Damon fut-il cause que son Pere se brouilla pour un intérêt frivole avec le mien ? Qu'il lui interdît le plaisir de me voir ? que je fus releguée dans un Couvent, j'ai pensé dire une prison.....

FINETTE.

Vous le pouviez : c'est tout un pour une fille.

JULIE.

Dois-je lui faire un crime du desespoir où mon absence le plongea ? Desespoir qui lui fit quitter

E ij

la maison paternelle où l'on ignoroit encore ce qu'il étoit devenu quand nous fîmes voile pour cette Ile.

FINETTE.

Le beau projet ! s'exiler parce qu'on a passé quelques mois à chercher inutilement ce qu'on aime ! devoit-il compter vous trouver dans les Pays Etrangers ?

JULIE.

S'il fit une faute, la cause m'est trop précieuse pour la lui reprocher : il n'en prévoyoit pas les suites : sçavoit-il que son Pere s'en prendroit au mien de son évasion ? Que, pour s'en venger, il nous feroit perdre, par d'injustes procès des biens considérables ? Qu'il nous obligeroit de fuir au-delà des mers ? Ah, Finette ! Connois Damon : s'il sçavoit mes peines, il en condamneroit l'auteur, enfin il voudroit être à portée de secher mes larmes.

FINETTE.

Enfin, nous voilà donc au bout de toutes les belles choses que vous me repetez tous les jours. Mademoiselle, cet amour Romanesque me met de mauvaise humeur. A notre âge un Amant en idée ? Il en faut un réel. On a le plaisir de voir un jeune homme, nous serrant tendrement la main, les yeux fixés sur les nôtres, repeter assidument que nous sommes belles, charmantes, adorables : que notre image lui est présente jour & nuit : qu'il brûle, qu'il meurt pour nous : de lui voir observer attentivement nos moindres actions : chercher sur notre visage, dans nos yeux, dans nos gestes, l'arrêt de son sort : s'efforcer par des complaisances

ces, des attentions, des regards passionnés à faire passer dans notre âme le feu qui le dévore : se désespérer d'une rigueur souvent affectée : à la moindre lueur d'esperance passer rapidement à la joye : embrasser nos genoux : appliquer avec transport un baiser sur une main, dont la foiblesse lui fait assez sentir, en le repoussant, que le rôle que nous jouons n'est pas d'après nature ; que...

JULIE.

Courage : ton imagination s'égayé.

FINETTE.

Puisque mes faillies ne sont pas de votre goût, prenons le ton sérieux ; mais qu'il ne dégénere pas en tristesse. Je fais tout ce que je puis pour m'en défendre. La contagion me gagne : ma belle humeur se perd auprès de vous. Je ne sache qu'un moyen pour calmer vos ennuis ; c'est de fixer votre sort par le mariage, & de ne pas laisser échapper la première occasion que la fortune vous en offre. L'amour doit être content de vous, il est tems que l'hymen ait son tour. Mais j'apperçois l'Olive : le Gouverneur n'est pas loin, il trouvera Araminte fort disposée à répondre à sa passion.

JULIE.

J'ai assez de mes propres chagrins, sans prendre part à ceux des autres. *Elle sort.*

FINETTE.

Elle ignore que je travaille à son bonheur, & que son Pere autorise ce que je tente pour son établissement.

E iij

S C E N E II.
FINETTE, L'OLIVE.
L'OLIVE.

JE te trouve seule , belle Finette ; que je suis heureux ! permet qu'un baiser.....

FINETTE.

Doucement. As-tu fondé l'esprit du Gouverneur sur la vengeance que nous voulons lui faire prendre de l'indifférence d'Araminte ? Lui as-tu fait appercevoir que Julie mérite son hommage , & qu'il en doit esperer un retour sincere ?

L'OLIVE.

Je lui en ai touché quelque chose : mais il est si fort coëffé de la Veuve , qu'il n'a pas fait grande attention à mes paroles.

FINETTE.

Tant qu'il aura de l'espérance , nous n'en viendrons pas à bout ; n'est-il pas chez Araminte ?

L'OLIVE.

Oui , & dans la résolution de la faire expliquer en sa faveur ou de renoncer à elle pour jamais : c'est tout ce que j'ai pû gagner sur son esprit.

FINETTE.

Que ne me disois-tu cela ? Je ne vois plus d'obstacle à notre projet ; ton maître est congédié.

L'OLIVE.

Seroit-il possible ?

FINETTE.

Cléandre arrive peut-être aujourd'hui ; Araminte vient d'en recevoir la nouvelle. Quelle joye elle a fait éclater ! Elle n'a pris aucun soin de cacher ses transports. Cléandre est un homme époufé.

L'OLIVE.

Ma foi , Araminte fera une sottise. Vive le Patron ! C'est un verd galand , d'une santé robuste , infatigable & tout différent de ces jeunes freluquets , qui n'ont que du caquet & de l'apparence.

FINETTE.

Il faut procurer cette bonne aubaine à ma maîtresse , rien n'égale mon affection pour elle. J'ai tout quitté pour l'accompagner dans ces lieux : si tu la connoissois comme moi , tu te mettrois en quatre pour lui rendre service.

L'OLIVE.

Excité par la belle bouche de Finette , puis-je ne pas tout entreprendre ? Voici le gouverneur : il me paroît piqué ; profitons de l'occasion : secondez moi bien.

S C E N E I I I.

**LE GOUVERNEUR, FINETTE ;
L'OLIVE.**

LE GOUVERNEUR.

JE suis accablé ! Devois-je me flatter de me faire aimer d'une personne prévenue d'une telle passion pour un autre ?

E iv

FINETTE.

A votre place , Monsieur , je ne balancerois pas à prendre une chaîne qui pût rendre mon sort digne d'envie.

L'OLIVE.

Finette a raison ; êtes-vous d'une tournure à essuyer des mépris ?

LE GOUVERNEUR.

Ah ! toutes les femmes sont trompeuses , toutes se jouent de notre foiblesse & de notre crédulité.

FINETTE.

Rendez plus de justice à un sexe respectable , qui mérite des hommes les plus tendres hommages & qui rend toujours leur bonheur plus parfait.

LE GOUVERNEUR.

Je ne le sçais que trop. Tu me fais regretter Araminte.

L'OLIVE.

Ce n'est pas nôtre intention , nous voulons entièrement la bannir de votre cœur.

FINETTE.

Pour en rendre maîtresse une personne qui réunit la jeunesse & la beauté à une douceur charmante , un esprit délicat , des sentimens nobles , ne ame généreuse : en un mot son mérite fait l'éloge du beau sexe.

LE GOUVERNEUR.

De qui me parles-tu-là ?

FINETTE.

De Julie , & si je ne craignois de la compromettre je vous donnerois un avis important.

LE GOUVERNEUR.

Parle , de quoi s'agit-il ?

FINETTE.

D'aller trouver Araminte , de lui demander Julie en mariage.

L' OLIVE.

Elle pense à merveille : si vous aviez cette force là , je vous regarderois comme un Héros.

FINETTE.

Si vous voulez y songer , le tems est précieux ; un de nos plus riches habitans est sur le point d'en faire la demande.

LE GOUVERNEUR.

Est-il bien vrai ?

FINETTE à part.

La ruse prend.

L' OLIVE.

Ne vous laissez pas souffler celle-ci.

LE GOUVERNEUR.

Je n'ai pas l'esprit assez bien , pour...

L' OLIVE.

Quoi ! Vous pensez toujours à Araminte ?

LE GOUVERNEUR.

N'avoir pû s'en faire aimer !

s pas à
digne

nure à

toutes
dulité.

table ,
omma-
parfait.

gretter

ons en-

ui réu-
char-
obles ,
ite fait

R.

FINETTE.

Après un an de constance.

L'OLIVE.

Et six mois d'absence de Cléandre.

LE GOUVERNEUR.

Il y a donc des femmes fidèles ?

L'OLIVE.

Oui , pour nous faire enrager.

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est qu'à moi que de semblables coups sont réservés. Allons, c'en est fait, je l'oublie pour toujours.

L'OLIVE.

Elle n'en croira rien , ni moi non plus.

FINETTE.

Vous vous trompez vous-même : vous l'aimez plus que jamais.

LE GOUVERNEUR.

J'en mourrois de douleur.

L'OLIVE.

Que cela feroit humiliant ?

LE GOUVERNEUR.

Je voudrois qu'elle fût ici.

FINETTE.

La voici fort à propos.

L'OLIVE.

Allons, Monsieur, ferme; montrez autant de résolution que si vous aviez une flotte à combattre. (à *Finette*) forçons-le de parler.

SCENE IV.

LE GOUVERNEUR, ARAMINTE,
FINETTE, L'OLIVE.

Araminte, apercevant le Gouverneur, veut se retirer.

LE GOUVERNEUR.

O Uoi, Madame, vous me fuiez! & votre injuste haine....

ARAMINTE.

Vous me faites tort, Monsieur je ne vous hais point.

L'OLIVE.

On vous préfère seulement un Rival.

FINETTE.

Qui arrive aujourd'hui.

L'OLIVE.

Et qu'on épouse demain.

LE GOUVERNEUR.

Ah! cruelle,

FINETTE.

Souvenez-vous...

LE GOUVERNEUR.

Le don de vôtre cœur eût fait ma félicité, vous

en favorisez un autre : je ne m'oppose plus à son bonheur. La perte que je fais est sensible ; mais si vous secondez mon dessein , je me flatte de la réparer.

ARAMINTE.

Que puis-je faire pour vous , Monsieur, parlez.
L'OLIVE.

Allons de la fermeté.

LE GOUVERNEUR.

Je sçais le credit que vous avez sur l'esprit de la belle Julie : accordez-moi je vous prie , vos bons offices auprès de Monsieur son Pere & d'elle pour m'obtenir sa main. Ce dédommagement me fera doux.

ARAMINTE.

Parlez-vous sérieusement ?

L'OLIVE.

Tout de bon.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi non, Madame ! ma proposition n'a rien d'étrange.

FINETTE à Araminte.

Vous ne serez pas fâchée que ma Maîtresse profite de votre refus.

ARAMINTE.

Vous faites beaucoup d'honneur à ma Cousine ; je ne doute point du consentement de son Pere : pour le mien vous pouvez y compter.

LE GOUVERNEUR.

C'est déjà beaucoup. Je vais leur en parler.

L'OLIVE, à *Finette*.

Je ne le quitte pas : il a besoin d'aide pour suivre sa résolution.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

LE parti n'est pas à négliger pour Julie ; c'est le dépit qui fait agir le Gouverneur ; ne lui laissons pas le tems de la reflexion.

FINETTE.

C'est fort bien dit : mais avouez, Madame, que votre amour propre a souffert de la proposition.

ARAMINTE.

Elle m'a surpris. Venir me demander Julie en mariage, lui qui me juroit un moment auparavant que mes rigueurs ne pourroient venir à bout de sa constance ; cela est piquant ?

FINETTE.

Il eût été dans l'ordre qu'il éclatât en reproches, qu'il prodiguât les noms de cruelle, d'ingratitude : qu'il essayât de vous fléchir par des termes soumis, passionnés ; qu'un beau désordre dans ses discours vous montrassent le trouble de son âme, l'empire de vos appas : qu'il formât le dessein de renoncer pour jamais à notre sexe, ou du moins s'il

avoit à prendre d'autres engagements , il devoit attendre qu'un voyage de long cours eût effacé les impressions que vous avez faites sur son cœur. Un Amant bien méthodique ne manqueroit pas au moindre de ces points : mais que demandez-vous à un Marin ?

ARAMINTE.

Tu seras toujours folle.

FINETTE.

Je vous avoue, Madame, que le mariage de ma Maîtresse reveille ma belle humeur. Il est vrai que sa félicité ne sera pas égale à la vôtre : mais tout le monde n'est pas assez heureux pour trouver un Cléandre.

ARAMINTE.

Tu as raison.

FINETTE.

On en parle bien avantageusement.

ARAMINTE.

Ce qu'on en dit est fort au dessous de l'idée que tu peux t'en former : représente-toi des traits réguliers, une taille charmante, un air doux, mais vif ; des manières nobles, un esprit délicat & capable d'application, un caractère liant, des sentimens généreux.

FINETTE.

Que j'ai d'empressement de connoître ce prodige ! Car je n'oserois vous soupçonner d'exagération.

ARAMINTE.

Le seul défaut que je lui connois, la seule chose qui m'allarme en lui, c'est la melancolie, que n'ai-je point fait pour la vaincre ? Je le reçus dans ma maison à son arrivée dans cette îlle. Je te l'avouerai, Finette, sa phifionomie fit d'abord sur mon cœur une impression qui ne s'effacera qu'avec ma vie : croyant que le manque de fortune causoit son inquiétude, je n'obmis rien pour satisfaire l'ambition que je lui soupçonnois. Il est aujourd'hui l'un de nos plus riches habitans : cependant il conserve toujours la même tristesse.

FINETTE.

Sans doute que vous en sçavez le sujet ?

ARAMINTE.

Non ; j'ai respecté un secret qu'il auroit fallu lui arracher : mais sçais-tu ce qui donne à Julie l'air chagrin que je lui vois ?

FINETTE.

Outre le dérangement de sa fortune & la part qu'elle prend au peu de santé de son Pere, elle conserve un attachement de cœur qui tout chimerique qu'il soit, pourroit devenir un obstacle aux vœux du Gouverneur.

ARAMINTE.

Je tacherai de lui faire entendre raison là-dessus ; la voici.



SCENE V.

ARAMINTE, JULIE, FINETTE.

JULIE.

QUE viens-je d'apprendre, Madame? Vous avez congédié le Gouverneur! avez-vous pû lui prononcer un tel arrêt?

ARAMINTE.

Il n'en fera que plus heureux, ma Cousine; nous ne le perdrons pas.

JULIE.

Quoi vous comptez le revoir ici?

ARAMINTE.

Suis-je donc la seule personne qui puisse l'y attirer?

JULIE.

Et quelle autre...

FINETTE.

Vous, Mademoiselle, voyez le beau sujet d'ézonnement! Monsieur le Gouverneur vouloit appartenir à Madame: on le rebute: il compte que vous l'en vangerez.

JULIE.

Tu rêves assurément.

ARAMINTE.

Non ma Cousine; en ce moment il vous demande à Monsieur votre Pere.

JULIE

JULIE à part.

Qu'entends-je ?

FINETTE à Araminte.

Que vous ai-je dit ? Vous voyez son trouble.

ARAMINTE.

Cette nouvelle vous allarme ; j'en sçais la raison ma Cousine , ne me déguifez rien.

JULIE.

Quoi Madame ?

ARAMINTE.

Vous aimez : & votre cœur n'est point susceptible d'une passion legere : je vous plains sans vous blâmer.

JULIE.

Puisque vous sçavez mon attachement , j'implore vos bontés pour demeurer fidèle à Damon : si vous en aviez été aimée , Madame , vous sacrifieriez tout pour n'être jamais à d'autres.

ARAMINTE.

Je crois votre amour bien placé : mais la raison.

JULIE.

Veut que je renonce au mariage.

FINETTE.

Miséricorde ! Vous consacrer au célibat ! l'idée seule de ce monstre me fait trembler.

ARAMINTE.

Ma Cousine , j'approuverois votre fidélité , si

F

TE.

Vous
-vous

fine ;

ttirer?

et d'é-
oit ap-
te que

ous de-

JULIE

la fortune ne mettoit un obstacle éternel à vos desirs. Vous êtes séparée de votre Amant , la nécessité vous en a fait une loi , elle vous en fait une autre de l'oublier ; saisissez l'occasion qui s'en présente.

JULIE.

Qu'il est aisé de donner des conseils !

FINETTE.

Il ne s'agit que d'un mot.

JULIE.

Mais ce mot m'arrache à ce que j'aime.

ARAMINTE.

Songez que vous êtes à deux mille lieues de votre Patrie & que votre amant ne viendra jamais vous chercher dans cette Ile.

JULIE.

De quel coup me percez-vous le cœur !

ARAMINTE.

Voulez-vous être la victime d'une folle confiance ?

FINETTE.

Allez ; il y a sûrement longtems que Damon s'est consolé de votre perte.

JULIE.

Quel soupçon injurieux !

ARAMINTE.

On ne cherche qu'à vous rendre raisonnable.

FINETTE.

Et vous la deviendrez. Faites réflexion que les

belles sont comme les fleurs : manque-t'on de les cueillir à propos ! les voilà flétries. Tant que vous serez jeune, charmante, vous serez environnée d'adorateurs : mais si vous laissez passer vos beaux jours, sans faire un choix, on ne vous estimera pas d'avantage qu'une rose dépouillée de ses charmes.

ARAMINTE.

Je vous aime : après Cléandre personne au monde ne m'est plus cher que vous : disposez de mon bien il est plus à vous qu'à moi-même. Mais rien n'est tel qu'un établissement. Laissez la fortune se reconcilier avec vous.

FINETTE.

J'apprends que la reconciliation ne soit pas si prochaine. Mademoiselle veut remettre notre sexe en honneur en se piquant de constance : quelle folie ? La constance fut-elle jamais notre partage ?

ARAMINTE.

Tendez les bras à la fortune, acceptez ses faveurs, ou si vous les méprisez, respectez un Pere qui vous aime, qui ne languit que par le chagrin de ne pas vous voir heureuse.

JULIE.

Ma chere Cousine...

ARAMINTE.

Vous balancez encore ? Pouvez-vous refuser à ce Pere si tendre le plaisir de vous pourvoir avantageusement ? Effacez le souvenir de ses malheurs, & comblez ses vœux les plus doux... Mais votre silence inhumain m'annonce votre refus... Je vais.

Fij

JULIE.

Arrêtez, Madame.... Laissez-moi le tems de respirer, n'accablez pas une Parente qui vous aime; pour vous obéir il me suffiroit du desir de vous plaire, vous y ajoutez les soins que je dois au repos d'un Pere que je chers tendrement: que de pressans motifs? Il faut donc leur sacrifier les intérêts de mon cœur.

A R A M I N T E.

Ma joye est extrême de vous voir consentir à votre bonheur! Je vais en porter l'heureuse nouvelle à votre Pere.

S C E N E · V I I .
JULIE, FINETTE

JULIE.

ME forcer d'épouser le Gouverneur! A quel supplice me prépare-t'on?

F I N E T T E.

Quoi! le mariage rira dès le berceau à toutes les personnes de notre sexe! ses plaisirs auront le privilège d'échauffer l'imagination la plus engourdie! ses charmes se feront jour à travers l'obscurité qui les dérobe à notre esprit curieux! & vous n'osez vous y déterminer!

JULIE.

Quel charme peut avoir un engagement où l'inclination n'a point de part?

FINETTE.

De l'inclination ? Fi donc ! quels sentimens bourgeois ! Se marie-t'on pour s'aimer ?

JULIE.

Je l'ai toujours pensé.

FINETTE.

Erreur ! C'est pour avoir un rang , des biens , de la liberté : pour scavoir par experience si les plaisirs de cet état ne font point au dessous de l'idée qu'on s'en étoit formé. Mais pourquoi le Gouverneur ne feroit-il pas naître en vous cette inclination que vous chérissiez tant ? N'est-il pas bien fait ; de bonne mine , généreux , riche , poli malgré l'air brusque qu'il a contracté dans le service de mer ? Je préfère la façon d'agir franche & unie aux affectations ridicules de la plupart de nos jeunes gens ; il n'est plus à la fleur de son âge , il en est plus capable d'attachement solide. Regardez ce jour-ci comme le plus heureux de votre vie.

JULIE.

Quel bonheur ?

FINETTE.

Vous avez beau faire l'indifférente sur votre situation. On voit à travers ces dehors affectés , le chagrin que vous avez malgré la dépendance où vous vivez.

JULIE.

Quelles idées me rappelles-tu ?

FINETTE.

Que ne puis-je pour achever de vous refondre ,

e ref-
ime ;
vous
u re-
ne de
inte-

tir à
nou-

A quel

outes
ont le
gour-
scuri-
vous

à l'in-

vous représenter aussi vivement que je le sens, votre fortune passée, votre état présent, l'incertitude de l'avenir ? Car enfin Araminte quelque généreuse qu'elle soit, peut se lasser ; Cléandre penser autrement qu'elle : que sçais-je ? Dans ces circonstances préférez-vous un phantôme d'honneur à l'avantage d'un établissement certain & même brillant ? Allons de la gaieté : tout vous rit ; les plaisirs, les jeux, les amours, la liberté, la richesse, source de tous les agrémens se réunissent en votre faveur. Que vous allez faire d'envieuses ? Que de jeunes filles voudroient être à votre place ! Mais j'apperçois le futur. Songez que c'est à lui que vous allez devoir ces avantages.

SCENE VIII.

JULIE, LE GOUVERNEUR,
FINETTE, L'OLIVE.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur votre Pere ne m'a-t'il point flatté ? Daignerez-vous, Mademoiselle, accepter un hommage que je vous ai fait l'injustice de ne pas vous rendre plutôt.

FINETTE.

Mademoiselle connoît tout le prix de vos offres obligantes.

JULIE.

J'y suis très-sensible, Monsieur ; mais quel fond puis-je faire sur un amour que je ne dois qu'au dépit ?

LE GOUVERNEUR.

Il est vrai, Mademoiselle, qu'il a contribué à m'ouvrir les yeux sur vos appas.

L'OLIVE à *Finette*.

Les tiens n'ont pas eu besoin d'un tel secours.

LE GOUVERNEUR.

Ma franchise doit vous porter à me donner la main : vous aurez bientôt détruit les impressions qu'Araminte a faites sur mon cœur.

FINETTE.

Il ne faut qu'un regard.

LE GOUVERNEUR.

Forcez-moi d'être uniquement à vous : daignez me faire oublier Araminte & je vous vangerai des injustices du sort en vous assurant une fortune digne de vous.

FINETTE.

Ne moderez pas cette vengeance.

JULIE.

Le sort est cependant bien déclaré contre moi ; mais Monsieur le rang où vous voulez m'élever me flatte moins que l'avantage d'être à vous & l'espérance d'en être aimé.

L'OLIVE à *Finette*.

Elle mord à l'hameçon.

FINETTE *au Gouverneur*.

Mademoiselle répond comme elle doit à l'honneur que vous lui faites.

vo-
erti-
gé-
en-
cir-
neur
ème
lai-
ffe,
otre
e de
Mais
que

R,

té?
oter
pas

of-

ond
dé-

LE GOUVERNEUR.

Je le vois avec plaisir : il me tarde de lui en marquer ma reconnoissance.

FINETTE.

Allez prendre les arrangemens necessaires.

JULIE.

Je ne doute point de la sincerité de vos intentions : mais Monsieur comme vous avez beaucoup aimé ma Cousine & qu'elle peut conserver sur votre cœur plus d'empire que vous ne pensez ; ne risquons point de nous unir qu'elle ne soit engagée avec Cleandre.

FINETTE.

A quoi bon différer ?

LE GOUVERNEUR.

Mon amour murmure de vous obéir : mais, Mademoiselle, je respecterai toujours tout ce qui vous fera plaisir. Votre cœur décidera de ma félicité.

FINETTE.

Elle fera bientôt comblée. Cleandre est peut-être de retour.

LE GOUVERNEUR *lui présentant la main.*

Allons-nous en informer & presser Araminte de conclure.

SCENE

SCENE IX.

FINETTE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Voilà notre ouvrage en bon train.

FINETTE.

Oui, mais il n'est pas terminé ; je tremblerai jusqu'au bout.

L'OLIVE.

Oh les choses prennent une trop bonne tournure pour n'avoir pas le succès que nous désirons ; mais laissons là les affaires de nos maîtres, parlons des notres.

FINETTE.

Qu'en dirons-nous ?

L'OLIVE.

Puis-je me flatter, belle Finette, que tu recevras un hommage que je t'ai fait l'injustice de ne pas te rendre plutôt ?

FINETTE.

Le gouverneur ne parleroit pas mieux ?

L'OLIVE.

Peste ! j'ai de la mémoire : si tu me disois une fois ; mon cher l'Olive, je t'aime, je ne l'oublierois de ma vie.

FINETTE.

Je n'ai gardé, tu l'irois dire à tout le monde.

G

L'OLIVE.

Une nouvelle si flatteuse ne pourroit m'inspirer une joye indiscrete ; est-on parfaitement heureux quand on sçait seul son bonheur ?

FINETTE.

Je sçais qu'en fait d'amour tous les hommes sont petits maîtres , ils aiment tous à publier leurs victoires. Mais si je venois à t'aimer qu'en arriveroit-il ?

L'OLIVE.

Je m'occuerois sans cesse du plaisir de penser à toi.

FINETTE.

Cela n'est pas clair.

L'OLIVE.

Je t'assurerois une fortune digne de toi.

FINETTE.

Je commence à t'entendre ; tu as sans doute beaucoup amassé auprès de Monsieur le Gouverneur.

L'OLIVE.

Non : je me défais promptement de mon argent, pour ne marquer aucune défiance de sa générosité.

FINETTE.

De quelle fortune veux-tu donc me parler ?

L'OLIVE.

De celle de m'avoir pour époux & d'être la suivante de Madame la Gouvernante.

FINETTE.

Ne la fuis-je pas déjà ?

L'OLIVE.

Je t'ancrerai dans la maison.

FINETTE.

Cela me détermine.

L'OLIVE.

Cette douce parole fait voguer mon cœur sur
une mer de plaisirs ; mets ta main dans la mienne.

FINETTE.

Volontiers , mais songes que tu ne tiens rien
encore si le Gouverneur ne persiste.

L'OLIVE.

Je tiens ta belle petite main , je la baise & je
ferai tant que j'obtiendrai le reste.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN *seul.*



OUS voilà donc arrivés : qu'Araminte fera contente ? mais elle est sortie ; Cleandre aura le tems de se rendre ici avant qu'elle soit rentrée : je ne pourrai lui détailler la conduite de mon Maître , quel contretems ! la généreuse Veuve auroit payé mon exactitude. O fortune c'est de l'argent que tu me volés.

SCENE II.

L'OLIVE, FRONTIN.

L'OLIVE.

EH c'est toi , Frontin ?

FRONTIN.

Mon cher l'Olive , c'est moi-même.

L'OLIVE.

Comment te portes-tu ?

FRONTIN.

A merveille.

L'OLIVE.

Et Cleandre.

FRONTIN.

Il fera ici dans un moment.

L'OLIVE.

Il arrive fort à propos pour être de la nôce ; le
Gouverneur se marie.

FRONTIN.

Quoi Araminte peut faire cette injustice à mon
Maître !

L'OLIVE.

Il est parbleu bien question d'elle ! Nous épou-
sons une de ses parentes.

FRONTIN.

Tu me rends la vie. Mais je me suis alarmé
trop legerement. Le bonheur de Cleandre auroit
dû me rassurer : la fortune lui est trop fidèle pour
lui faire perdre la conquête d'Araminte ! Elle est
riche de plus d'un million.

L'OLIVE.

A ce prix que j'aimerois à consoler une Veuve !

FRONTIN.

Jeune & belle comme la notre : mais nous jase-
rions mieux le verre à la main !

L'OLIVE.

Je suis devenu sobre.

G iij

FRONTIN.

Toi sobre ? Qui peut avoir fait ce miracle ?

L'OLIVE.

L'amour. J'ai donné mes bonnes grâces à certaine suivante que je venois chercher ici.

FRONTIN.

Voilà une grande nouvelle ! Elle t'aime sans doute ?

L'OLIVE.

La plaisante question ! Suis-je d'une tournure à faire des cruelles.

FRONTIN.

L'amour propre est de tout pays. Elle est jolie a paremment cette Suivante ?

L'OLIVE.

Adorable : elle est blanche comme du lait : droite comme un jonc , alerte , fringante ; elle a le visage fait au tour , les plus jolies petites quenotes du monde , des yeux plus vifs que ceux d'un furet , deux petits

FRONTIN.

Peste ! l'eau m'en vient à la bouche : d'où nous est venu ce friand morceau ?

L'OLIVE.

De france : il faut que ce pays-là soit bien fertile en jolis minois.

FRONTIN.

C'en est une pépiniere. Je te felicite sur ta conduite.

L'OLIVE.

Je te remercie, & te prie de ma nôce.

FRONTIN.

Ne te presse pas tant, quand j'aurai parû devant ta belle, tu pourras trouver à décompter.

L'OLIVE.

Je te crois un rival fort dangereux. Va mon ami les filles de ton pays sont connoisseuses; tu n'auras pas la préférence: es-tu comme moi ardent au travail, adroit à la chasse, infatigable à la course, robuste à la rame, & sur mer & sur terre, toujours prêt à combattre!

FRONTIN.

Non: mais je sçais plaire. Le plaissant visage avec ses qualités.

L'OLIVE.

Visage toi-même! il te conviendrait fort de chasser sur mes plaisirs: je vais trouver ma brune, suis-moi, si tu l'oses, viens lire dans ses yeux si je dois craindre un lourdeau tel que toi.

S C E N E I I I.

FRONTIN *seul.*

LE faquin! Sans vanité je vaux mon prix. Si l'on dépouilloit pour un moment nos jeunes freluquets de l'état que le Baigneur leur prête, en trouveroit-on beaucoup qui pussent me le disputer?

G iv

SCENE IV.

ARAMINTE, FRONTIN.

FRONTIN *sans voir Araminte.*

C E visage vermeil, cette poitrine quarrée, cette jambe ferme n'annoncent-elles pas quelque chose de plus solide que des œillades amoureuses?

*Il s'admire.*ARAMINTE *à part.*

Voici frontin ! Il me paroît assez content de sa figure.

FRONTIN.

Ma foi, je suis en passe de faire mon chemin.... *apercevant Araminte.* Mais la Veuve est ici ! que va-t-elle penser de mes extravagances ? *Elevant sa voix.* Que mon Maître est heureux d'avoir sçû mériter l'attachement d'une pareille Dame ? Généreuse, affable, prévenante, spirituelle, jeune, belle : il ne lui manque aucune des perfections qui rendent une femme accomplie.

ARAMINTE.

Frontin est riche en portraits.

FRONTIN.

Ah Madame ! oui quand l'original l'est en bonne qualité.

ARAMINTE.

De qui est celui que tu viens de faire ?

FRONTIN.

Pourroit-il convenir à d'autres qu'à vous ?

ARAMINTE.

Cette galanterie mérite une récompense.

FRONTIN.

Je suis toujours charmé de vous obéir, Madame.

ARAMINTE.

Où est Cleandre ?

FRONTIN.

Chez lui où il jure, où il peste contre l'usage, qui ne lui permet pas de paroître devant vous tout botté : j'ai devancé ses pas pour annoncer son arrivée.

ARAMINTE.

Comment a-t'il passé le tems à la Martinique ?
S'est-il ennuyé ?

FRONTIN.

Un Plaideur en a-t'il le loisir ? La journée se passoit à courir de l'Huissier au Procureur, du Procureur à l'Avocat, de l'Avocat au Secrétaire, du Secrétaire au Rapporteur : on en deviendroit fol. On jure chez l'un, on enrage chez l'autre ; on fait des politesses à celui-ci ; on graisse la pate à celui-là, & on se morfond dans l'antichambre du Rapporteur.

ARAMINTE.

Que je le plains ? mais il devoit se dissiper à la compagnie des Dames.

FRONTIN.

Il la évitée avec autant de soin que s'il eut craint

de vous donner de l'ombrage, ou qu'il eût sçu que vous m'aviez chargé de vous rendre compte de ses actions. Je ne prétends pas vous vanter mon zèle; mais, Madame, j'ai suivi vos ordres avec une exactitude scrupuleuse. Cependant un matin je crus qu'il avoit trompé ma vigilance. Je m'éveillai en sursaut: il parloit tout haut dans son lit. Que faire disoit-il? Mon infidélité est excusable; dix ans de constance me justifient assez. Je frémis à ce discours. Je m'approche, je leve son rideau, il dormoit. La circonstance, dis-je est favorable. Approfondissons le mystère: y pensez-vous lui dis-je? Trahir Araminte qui vous a fait tant de bien? Moi repart-il, j'en serois au desespoir; cette résolution ne la regarde pas. A quelle autre peut-elle convenir? Il fit un profond soupir. *Araminte soupire.* Il étoit à l'unisson du votre: voici ce que je pus tirer de lui à bâtons rompus: il est de Paris, d'une famille aisée. Il devint à seize ans amoureux d'une jeune personne dont il se fit aimer. Leur attachement approuvé d'abord par leurs Parens fut bientôt traversé par eux-mêmes. La Demoiselle fut confinée dans un lieu si caché qu'il ne put la découvrir. De desespoir il partit *incognito* changeant de nom; le hazard le conduit à Nantes: il trouve un vaisseau prêt à faire voile, il y monte, il arrive à St. Domingue. Je rachai vainement de sçavoir son véritable nom & celui de sa Maîtresse, il ne me répondit plus.

ARAMINTE.

Que m'apprends-tu, Frontin? Il en aimeroit une autre?

FRONTIN.

Rassurez-vous Madame, une ancienne maîtresse
n'est pas une Rivale dangereuse.

ARAMINTE.

J'en jugerai bientôt.

SCENE V.

FRONTIN *seul.*

UN, deux, trois, quatre Louis ; la belle
monnoye : le doux son ! le murmure des
ruisseaux, le ramage des rossignols font-ils compa-
rables à cette harmonie.

SCENE VI.

DAMON, FRONTIN.

FRONTIN, *saute & heurte son Maître.*

MOrbleu, vive l'esprit ? Ah Monsieur je ne
vous voyois pas. Faut-il redoubler pour vous
tirer de votre rêverie !

DAMON.

Depuis quelques jours j'ai sans cesse l'esprit oc-
cupé de l'image d'une personne que j'ai tendre-
ment aimée.

FRONTIN.

Mon imagination me sert dans le même goût : je

fuis toujours agité par la crainte : à chaque pas il me semble que je rencontre une certaine créature pour qui j'ai soupiré.

D A M O N.

C'est-à-dire qu'une infidélité....

F R O N T I N.

Justement nous autres Français nous sommes un peu volages. Elle étoit sur le point de me déterminer au mariage, lorsqu'une éveillée triompha de mon cœur : mais l'ingrate me punit bientôt de mon inconstance par la sienne.

D A M O N.

Et tu retournas à tes premières amours.

F R O N T I N.

J'en eus le dessein : mais je craignis trop les reproches : pour les éviter je suivis un Officier Gascon jusqu'à Bordeaux où je m'embarquai pour cette Ile. En arrivant j'eus l'honneur d'entrer au service d'Araminte qui m'ordonna de m'attacher à vous. *Damon soupire.* Mon recit vous arrache des soupirs ?

D A M O N.

C'est un tribut que je paye au souvenir du désespoir qui m'a conduit dans ce pays-ci.

F R O N T I N.

Quoi ! Vous êtes aussi victime de l'amour ? mais dix ans d'absence me sont garands que vous ne l'êtes pas de la constance !

D A M O N.

Que je ferois heureux ! à part belle Julie en

vain voudroit-on vous oublier *haut*. Mais as-tu vû
Araminte ? est-elle au logis ? Je devrois.

FRONTIN.

La voici...

SCENE VII.

ARAMINTE, DAMON, FRONTIN.

DAMON.

ENfin Madame, le sort vous rend à mon impa-
tience ; il ne manque plus rien à mon bon-
heur, si je retrouve en vous les mêmes bontés dont
vous m'honoriez avant mon départ.

FRONTIN.

Bien débuté.

ARAMINTE.

En pouvez - vous douter, Monsieur, ? L'em-
pressément que vous marquez de me revoir peut-il
vous laisser quelque scrupule ? Il faut que je sois
informée par d'autres que par vous que vous êtes
dans ma maison. Il faut que je vienne vous cher-
cher. Sont-ce là des preuves de l'impatience que
vous affectés ?

DAMON.

Que j'affecte, Madame ? Mes intérêts que j'ai
sacrifiés au plaisir de vous revoir plutôt, un Ex-
près que je vous envoie au moment que je débar-
que, Frontin, aussi-tôt que je suis arrivé chez moi :

toutes ces circonstances ne me justifient-elles pas de l'indifférence dont vous me taxés ?

FRONTIN.

Je ne vois point de réplique à cela.

ARAMINTE.

C'est bien prendre les choses ! tout autre que vous me sauroit gré de ces reproches : il croiroit y voir que l'on a vivement souhaité son retour , que son absence n'a paru longue que par l'ennui qu'elle causoit ; qu'on est avare des moments qu'on peut passer avec lui.

DAMON.

Ce sens là se présenteroit naturellement à un homme prévenu en sa faveur ; mais vos bontés , Madame , me sont si précieuses , que la crainte de n'y avoir pas répondu , comme je le devois , ne m'a laissé que le soin de me justifier.

ARAMINTE.

Vous pouviez , cher Cleandre , vous épargner cette peine : il en coûteroit trop à mon cœur de soupçonner votre constance.

SCENE VIII.

ARAMINTE, DAMON, FRONTIN,
UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

M Ademoiselle votre Cousine demande si elle peut entrer sans vous interrompre , Madame ?

ARAMINTE.

Que de cérémonie ? à Damon. C'est une de mes
Parentes que vous ne ferez pas faché de connoître.

Elle va audevant de Julie.

SCENE IX.

JULIE, ARAMINTE, DAMON;
FINETTE, FRONTIN.

ARAMINTE.

Approchez donc, ma Cousine, vous faites
comme si vous étiez étrangère dans une mai-
son que vous devez regarder comme la votre.

DAMON *à part.*

L'aimable personne !

JULIE.

Je suis peut-être indiscrete, Madame, de trou-
bler une conversation qui ne doit ennuyer ni
l'un ni l'autre. Mais vous pardonnerez à l'empres-
sement que j'ai de connoître une personne qui va
vous appartenir de si près & dont on parle si avan-
tageusement.

DAMON *à Julie.*

Il seroit bien flateur pour moi que vous en por-
tassiez le même jugement !

ARAMINTE *à Julie.*

Vous ne nous gênez pas, vous sçavez à quel

es pas

e que
iroit y
, que
quel-
qu'on

à un
ontés,
ate de
s, ne

argner
eur de

IN,

fi elle
Ma-

point nous en sommes : ne trouvez pas mauvais que nous continuions sur le même ton.

FRONTIN.

Oui, souffrez que Madame acheve de gronder mon Maître.

JULIE.

J'aime trop ma liberté pour vouloir en priver les autres.

DAMON à Julie.

Vos appas me font garands que vous avez souvent donné des chaînes, sans le vouloir. à part. Qu'elle ressemble à Julie !

ARAMINTE.

Il s'y connoît, ma Cousine, & son compliment doit d'autant plus vous flatter qu'il n'en est pas prodigé.

JULIE à Araminte.

Son attachement pour vous est une preuve de son bon gout, à part. Ses traits ne me sont pas inconnus.

DAMON.

Vous ne pouvez en porter un jugement qui me fasse plus d'honneur.

ARAMINTE.

Voilà depuis son retour, la première galanterie que me dit Monsieur. Je suis charmée de vous en devoir l'obligation.

JULIE à part.

C'est Damon, mon cœur m'en assure, *haut.*
Vous

Vous me rendez confuse ; mais je ne veux point partager davantage ses attentions. Il vous les doit toutes. *à part*, Que j'ai de peine à cacher mon trouble !

ARAMINTE.

Quoi ! Vous nous quittez ?

DAMON.

Vous vous laissez déjà de nous procurer le plaisir de vous voir !

JULIE.

On ne peut rien ajouter à celui de ce qu'on aime.

DAMON *à part*.

Tout en elle me rappelle Julie : *haut*. Suivons-la ; Madame, nous ne devons pas lui laisser penser que sa visite nous étoit importune.

ARAMINTE.

Allons : je consens à tout pour vous plaire.

S C E N E X.

FINETTE, FRONTIN.

FINETTE.

PLus je le considère, plus je me persuade que c'est Frontin ; voilà sa démarche, son air.

FRONTIN *à part*.

Je n'en puis douter ; c'est Finette ; comme elle me regarde ? Tachons de l'éviter.

H

FINETTE *à part.*

Il cherche à me fuir. Il se voit coupable, abandonne-le fièrement.

FRONTIN *à part.*

Elle vient à moi, maudite rencontre!

FINETTE.

Monsieur, je suis votre Servante.

FRONTIN.

Mademoiselle, vous êtes bien polie.... Mais je vous demande pardon.... des affaires... *Il veut fuir.*

FINETTE *l'arrêtant.*

Je n'ai qu'un mot à vous dire. N'auriez-vous jamais été à Paris?

FRONTIN.

J'ai quelque idée d'y avoir passé! *Il veut se débarrasser.*

FINETTE.

Doucement.

FRONTIN.

Vous m'estropiez!

FINETTE.

Vous ressemblez parfaitement à un coquin, un perfide, un pendart que j'ai connue autrefois.

FRONTIN *à part.*

C'est Finette. *haut* Vous aviez là, Mademoiselle, une fort mauvaise connoissance.

FINETTE.

Il se nommoit Frontin.

FRONTIN.

T'appellerois-tu Finette ?

FINETTE.

Oui, traître ?

FRONTIN.

Arrête, arrête : tu m'étrangle. Qu'est devenu le tems où tu me nommois ton petit cœur, ton mignon, ton Roi ?

FINETTE.

Eh ! qu'est devenu celui où tu n'avois des yeux que pour moi ? *a part*, ma hardiesse a fait merveilles.

FRONTIN *à part*.

J'en fortirai mal sans un peu d'effronterie. *haut*, Mais je voudrois bien sçavoir qui de nous deux a sujet de se plaindre ?

FINETTE *à part*.

Ouf ! Il sçait tout, *mollement*. De quoi vous plaignez-vous ?

FRONTIN *à part*.

Elle mollit ; il y a quelque anguille sous roche. *Fierement*. Parbleu, tu as bonne grace de me faire mystère de ce qui s'est passé !

FINETTE.

Puis-je empêcher qu'on ne me trouve des appas ?

FRONTIN *à part*.

L'y voilà. *haut*. Non : c'est justifier mon gout ; mais je m'apperçus bien à tes froideurs que j'étois supplanté.

Hij

FINETTE.

Méritois-tu que je te fusse fidèle ? Ne m'as-tu pas abandonnée tout d'un coup ! Quels efforts as-tu fait pour conserver ta conquête ? Si tu avois été constant , ingrat, tu m'aurois épargné le chagrin de devenir volage.

FRONTIN.

C'est-à-dire , qu'on t'a promptement donné sujet de me regretter : je t'en livre autant.

FINETTE.

Nous sommes quittes , oublions le passé.

FRONTIN.

Je te rends toute ma tendresse.

FINETTE.

Je ne veux plus aimer que toi.

FRONTIN.

Le bon cœur de fille ! Quel bonheur de te retrouver ? mais je crois que tu pleures.

FINETTE.

C'est de plaisir.

FRONTIN.

De plaisir ? Je veux le partager. Allons , ma Reine , faisons un petit duo de larmes.

FINETTE.

Mais par quel hazard te trouvai-je ici ?

FRONTIN.

Et toi par quelle aventure... J'apperçois mon maître : remettons cet éclaircissement.

FINETTE.

Au revoir.

SCENE XI.

DAMON, FRONTIN.

DAMON.

Que je suis malheureux ! J'engage Araminte à suivre sa Cousine , par l'intérêt que j'ai de la connoître , & le Gouverneur qui survient m'en ôte les moyens ! Frontin , sçais-tu le nom de la Cousine d'Araminte ?

FRONTIN.

Non, Monsieur.

DAMON.

Cours adroitement t'informer de tout ce qui la concerne.

FRONTIN.

Vous ferez content. *à part.* L'aimeroit-il déjà ? ne perdons pas ceci de vue.

DAMON.

Te voilà encore ?

FRONTIN.

Je vole.

DAMON.

Je t'attends ici.



mon

SCENE XII.

DAMON *seul.*

Aux transports dont mon ame est faisie , puis-je méconnoître ma chere Julie ? Elle seule est capable de produire dans mon cœur les mouvemens que j'y sens. Mais quelle apparence qu'elle soit dans ce pays-ci ?

SCENE XIII.

LE GOUVERNEUR, DAMON.

LE GOUVERNEUR *à part.*

JE lui suis toujours suspect: il faut le tranquiliser. *haut.* Vous me fuyez, Monsieur, & je vous rejoins pour vous apprendre que vos inquiétudes ne sont pas de saison, & que votre jalousie...

DAMON.

Jamais la jalousie.....

LE GOUVERNEUR.

Elle eût été fondée. Je sçais votre amour pour Araminte ; vous le devez à son mérite , à ses charmes , à ses bienfaits & à sa tendresse : vous sçavez qu'il n'a pas tenu à moi de m'en faire aimer. Je fais gloire de l'oublier; j'eusse fait mon bonheur de lui appartenir : mais j'ai changé d'objet , j'épouse sa Cousine.

DAMON *à part.*

Qu'entens-je ?

LE GOUVERNEUR.

Je vois que vous approuvez mon choix : j'en suis charmé.

DAMON.

Monsieur je vous félicite... *à part.* Tout conspire à m'accabler.

LE GOUVERNEUR.

Pressez la conclusion de votre mariage ; mes desirs seront comblés le même jour , une double union assure notre bonheur & me rend votre ami-tié. Je vous quitte à regret. Mais le devoir m'appelle auprès de ma Future & de son Pere , *en s'en allant.* Il doit être content de moi.

SCENE XIV.

DAMON *seul.*

IL épouse Julie ? Mais puis-je me persuader que ce soit elle ? Mon esprit trop plein de son image ne m'a t'il pas séduit sur une foible ressemblance ? Ah ; j'en crois plus mon cœur que ma raison ! Frontin ? Il ne vient pas , allons le chercher. *Apercevant Araminte.* Quel contretems !

SCENE X V.

ARAMINTE, DAMON.

ARAMINTE.

O U courez-vous si vite ? Vous veniez me rejoindre. Je suis sensible à votre impatience. Mais vous ne dites mot ? Me ferois-je trompée ?

DAMON *d'un air inquiet.*

Vous interprêtez si favorablement mes actions... Mais vous même Madame quel sujet vous amene ?

ARAMINTE.

Le plaisir de vous voir.

DAMON *à part.*

C'est trop d'attention ?

ARAMINTE.

Pendant que le Gouverneur est chez ma Cousine parlons de nos affaires.

DAMON *à part.*

Voilà ce que je craignois.

ARAMINTE.

Les vôtres sans doute sont entièrement finies.

DAMON.

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Rien ne s'oppose donc plus à notre union ?

Ah

DAMON *à part.*

Ah Frontin ! *haut* je ne vois plus d'obstacle de ce côté-là.

ARAMINTE *vivement.*

Je n'en vois point d'ailleurs.

DAMON.

Plût au Ciel :

ARAMINTE.

De quoi donc s'agit-il ?

DAMON.

De vos intérêts...

ARAMINTE.

Expliquez-vous.

DAMON.

Dois-je vous laisser me sacrifier les avantages qui vous sont offerts ? La main du Gouverneur vous procureroit des biens immenses , des honneurs.

ARAMINTE.

Il épouse ma Cousine : d'ailleurs votre cœur est le seul bien où j'aspire.

DAMON.

Quel plaisir trouvez-vous , Madame , à faire des ingrats ? Dans l'impossibilité où je suis de reconnoître vos bontés passées ; voulez-vous m'accabler de nouveaux bienfaits ? *à part.* La cruelle conversation !

ARAMINTE.

Toujours le même langage ! Quoi ! ne parler

sans-cesse que d'obligation , de reconnoissance ?

DAMON.

On parle toujours de ce qu'on a profondément gravé dans le cœur.

ARAMINTE.

Ne vous inspire-t'il rien de plus flatteur pour moi ?

DAMON.

Ah Madame , je suis toujours le même : j'en assiste....

ARAMINTE.

Je vous quitte des sermens ; c'est sur des effets & non sur des paroles que je dois juger de votre constance ; le Notaire est averti , le Contrat sera bientôt dressé , il m'assurera de vos sentimens.

DAMON à chaque endroit ponctué regarde si Frontin vient.

Vous me verrez , Madame , courir avec empressement au-devant de tout ce qui pourra vous plaire... & m'acquitter en m'unissant à vous... de ce que je dois... à votre attachement... à la reconnoissance.

ARAMINTE.

Qu'avez-vous ? Vous me paroissez inquiet !

DAMON.

Je l'avoue , Madame , j'ai donné quelques ordres à Frontin... sa lenteur m'impatiente.

ARAMINTE à part.

Son trouble m'annonce quelque mystère , haut ,

je ne veux pas vous arrêter d'avantage ; je vous
laisse : mais souvenez-vous que vous me devez vo-
tre cœur , à part en s'en allant. Eclairons sa con-
duite.

DAMON.

Fut-il jamais situation pareille à la mienne ? où
Frontin peu - il s'amuser ? C'est trop demeurer
dans l'incertitude. Je cours moi-même chercher
un éclaircissement d'où dépend mon repos.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON, FRONTIN.



DAMON, *sans voir Frontin.*

HEL ! Je viens de voir l'artisan de mon supplice , on en écrit l'arrêt , & bientôt on va me sommer de le signer.

FRONTIN.

Bel éloge d'un contrat de mariage.

DAMON.

Te voilà , Frontin ! he bien ? Qu'as-tu appris ?

FRONTIN.

Rien encore, Monsieur : il ne m'a pas été possible de joindre Finette.... mais je l'apperçois ; retirez-vous dans ce coin; je vais la faire jaser. *Appercivant Julie* : Ouf sa Maîtresse est avec elle. *Eclaircissez-vous vous-même : à part.* Je vais avertir Araminte de cette entrevue.

SCENE II.

JULIE, DAMON, FINETTE.

FINETTE.

ENCORE une fois Mademoiselle, vous n'êtes guères politique; le Gouverneur se fera sans doute apperçu de l'air distrait que vous aviez en l'écoutant.

JULIE.

L'agitation de mon esprit pouvoit-elle me permettre de faire plus d'attention à ses discours?

FINETTE.

Je n'ose vous blâmer: vos conjectures ont tant de vraisemblance.....

JULIE.

Tu me servirois mieux, en combattant mes idées

DAMON *s'approchant.*

Abordons-là

JULIE.

Voici Cléandre.

FINETTE.

Vous allez sçavoir à quoi vous en tenir.

DAMON.

Je viens peut-être indiscretement, Mademoiselle, troubler votre solitude, mais...

FINETTE.

Vous ne pouvez la troubler qu'agréablement.

DAMON.

Depuis l'heureux moment où je vous ai vuë, je cherche avec impatience l'occasion de vous parler en liberté.

JULIE.

Je ne vois pas Monsieur, ce qui peut causer cette impatience.

DAMON.

Un secret que je ne puis plus retenir.

JULIE.

Un secret ?

DAMON.

Peut-on vous avoir vuë sans en avoir à vous apprendre ?

JULIE.

Que me dites-vous ? La foi que vous devez à Araminte.

DAMON.

Si j'avois quelques reproches à me faire, ce ne feroit pas de vous sacrifier Araminte, mais une personne que j'ai tendrement aimé & à qui je n'étois pas indifférent, *à part*. Me tromperois-je ?

JULIE.

Vous en êtes d'autant plus condamnable, *à part*. Mes yeux m'abuseroient-ils ?

DAMON.

Mes sentimens pour vous, ne sont peut-être pas

incompatibles avec la fidélité que je dois à mes premières inclinations ? Les traits de votre visage ont reveillé si puissamment l'idée que je conserve de ce cher objet , que je crois pouvoir me dire fidèle à mes premiers feux.

FINETTE.

La galanterie est d'une nouvelle espee.

JULIE.

Mais pourquoi quitter une personne si chere ?

DAMON.

La quitter ! Elle me fut arrachée. Ses parens jaloux de mon bonheur la déroberent à mes yeux & quelques mouvements que je me fois donnés pour apprendre de ses nouvelles.....

JULIE.

Nos aventures ont assez de rapport. J'aimois un Cavalier aimable , jeune , fait comme vous , lorsque mon Pere pour me punir d'un attachement qu'il avoit approuvé d'abord , me confina dans un couvent , où je pleurai long-temps plutôt les peines de mon Amant que les miennes.

DAMON.

Qu'entends-je Auriez-vous connu Damon ?

JULIE.

Ciel auriez-vous aimé Julie ?

DAMON.

Ah ! ma chere Julie ! Quoi ! Je vous retrouve ? Quel heureux hazard vous à conduite dans ces lieux ? Où futes-vous relegué le jour funeste de notre séparation ? Rendites-vous toute la justice

que vous deviez à ma douleur ? Vous consolates-vous dans l'espérance de me retrouver fidèle ? Vous ne répondez point.

JULIE.

Des événements si extraordinaires ne m'en laissent pas la force. Mais dans quelles cruelles conjonctures m'etes-vous rendu ?

DAMON.

Juste Ciel !

JULIE.

Vous épousez Araminte.

DAMON.

Vous allez être au Gouverneur.

JULIE.

Hélas ?

DAMON.

Jamais votre présence ne m'a fait tant de plaisir ? Faut-il que le sort desunisse deux cœurs faits pour s'aimer éternellement ?

JULIE.

Fuyez Damon, fuyez de grace.... ne m'attendrissez pas d'avantage.

FINETTE.

Mais rien encore n'est désespéré,

DAMON.

Ah Julie ? Aurois-je dû penser que le plaisir de vous revoir mettroit le comble à mes malheurs ?

JULIE.

Il est tems d'y remedier... Je vais...

DAMON.

Où allez-vous ?

JULIE.

Presser mon Pere de terminer avec le Gouverneur ; quand nous serons engagés chacun de notre côté , le devoir nous guérira d'un attachement qui égaleroit la dureté de nos peines à celle de notre vie.

DAMON.

Faut-il renoncer à vous pour jamais ?

JULIE.

Oui Damon , il le faut.

FINETTE.

Mais vous êtes encore libre l'un & l'autre ; faites votre bonheur ; il dépend de vous.

DAMON.

En effet , mes engagemens avec Araminte.

JULIE.

Ne peuvent être rompus sans vous deshonorer ; sans me faire perdre l'estime de ma Cousine , & je préférerois la mort à ce malheur.

FINETTE.

C'est trop loin pousser le scrupule.

JULIE.

Ma main est promise au Gouverneur ; vous le sçavez , il ne m'est plus permis de vous écouter sans crime: adieu.

D A M O N.

Arrêtez....

J U L I E.

Laissez-moi : je ne sçaurois trop presser le sacrifice que je vais faire ; je le dois à votre repos, au mien, & aux bontés de ma Cousine pour nous : sans cette démarche vous ferez toujours irrésolu adieu, Damon, adieu pour la dernière fois.

D A M O N.

Vous pleurez, ma chere Julie ! *Il baise une de ses mains*, ne détournez pas les yeux, ne craignez pas de me faire sentir toute la perte que jefais ; regardez-moi, je vous en conjure ; *il se jette à genoux*. Me refuserez-vous cette grace, quand vous m'annoncez que c'est la dernière.

J U L I E.

Levez-vous, si quelqu'un... Ciel ! Que vois-je !

S C E N E I I I.

ARAMINTE, JULIE, DAMON,
FINETTE.

ARAMINTE.

MA présence est ici de trop.

J U L I E.

Non, Madame, non : ne craignez rien vous avez des prétentions trop legitimes sur le cœur de Damon.

ARAMINTE.

Damon ?

JULIE.

C'est lui , Madame , c'est mon amant : je ne veux pas vous le disputer : je le ferois cependant à tout autre qu'à la personne du monde à qui je dois le plus.

Elle s'en va.

DAMON.

Je ferois fâché de lui ceder en générosité. Je pourrois faire parler des droits plus sacrés que ceux de la reconnoissance ; mais je sacrifie tout à ma vertu , & je fais prêt à remplir des engagements qu'elle me défend de rompre.

Il s'en va.

FINETTE.

Connoissez -vous , Madame , beaucoup de personnes capables d'une pareille résolution ?

Elle s'en va.

SCENE IV.

ARAMINTE , FRONTIN.

ARAMINTE.

JE n'en puis revenir. La surprise ne m'a pas laissée la force de leur répondre.

FRONTIN.

Qu'est-il donc arrivé , Madame ? On ne voit sur tous les traits de votre visage que le désespoir , la colere , & la consternation ?

ARAMINTE.

Je suis trahie , Frontin , ils s'aiment , ils s'adorent.

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit.

ARAMINTE.

Quoi pour prix de tant d'amitié , Cruelle Julie , tu m'enlèves le cœur de mon Amant ? Malheureuse Araminte ! devrois-tu recevoir le coup le plus sensible d'une personne si chere ?

FRONTIN.

Cléandre refuse-t'il de vous donner la main ?

ARAMINTE.

Ce don peut-il me flatter sans celui de son cœur ? Mais je ne ferai pas la seule à plaindre... Voici le Gouverneur ; laissez nous.

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, ARAMINTE.

LE GOUVERNEUR.

HE bien , Madame ! qui de Cléandre ou de moi mérite mieux vos bontés ?

ARAMINTE.

Vous êtes bien servi Monsieur ; quoi vous savez déjà...

LE GOUVERNEUR.

Je sçais que vous venez de le surprendre aux
genoux de Julie. Cette trahison...

ARAMINTE.

Il en fera puni. Je compte même que vous se-
conderez ma vengeance.

LE GOUVERNEUR.

Disposez de moi : que faut-il faire ? à condition
cependant que mon honneur...

ARAMINTE.

Vous engager dès-aujourd'hi avec Julie ; que
mon perfide perde ce qu'il aime , sans espoir de
retour.

LE GOUVERNEUR.

Fort bien Madame , il ne vous suffit pas de me
préferer un rival , vous voulez encore me rendre
l'instrument de son bonheur.

SCENE VI.

ARAMINTE , LE GOUVERNEUR ;
LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

M Adame si vous n'y mettez ordre , il me fera
impossible d'achever mon Acte.

ARAMINTE.

Qui peut vous en empêcher.

LE NOTAIRE.

Mademoiselle Julie veut que je quitte tout pour faire son Contrat avec Monsieur le Gouverneur, & cela, dit-elle, pour ôter à Cléandre toute espérance de lui appartenir.

ARAMINTE, *au Notaire après avoir revé.*

Suivez-moi; on ne viendra pas nous troubler dans mon cabinet. *au Gouverneur.* Pardon Monsieur, si je vous quitte.

SCENE VII.

LE GOUVERNEUR, L'OLIVE.

qui survient.

LE GOUVERNEUR.

L'Espoir d'obtenir, Araminte revient tout à coup flatter mon amour: l'occasion m'en paroît favorable, mais l'apparence me séduisoit. C'en est fait; je la perds, Cléandre est vainqueur.

L'OLIVE.

Rejouissez-vous, Monsieur, toute la Ville applaudit à votre choix: le nom de Julie vole de bouche en bouche, chacun s'empresse à faire des préparatifs pour célébrer le jour qui vous unira: on distribue de la poudre aux Canoniers, aux Soldats, on décore les vaisseaux de flammes, de banderoles: on apprête les illuminations, on accorde les instrumens: déjà les principaux de la Bourgnoisie vous attendent chez vous pour vous haranguer.

LE GOUVERNEUR.

Laissez-moi ; suis-je en état de les entendre ?

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR, DAMON, *qui entre en revant.* L'OLIVE.

LE GOUVERNEUR.

C Léandre aime Julie ! Un moment suffit pour les rendre épris l'un de l'autre ? Je ne sçau-rois pénétrer dans ce mystère. Cléandre me traversera-t'il toujours ?

DAMON.

Non, Monsieur, vous triomphez ; Julie se donne à vous. Que votre sort est digne d'envie !

LE GOUVERNEUR.

Quoi vous aimez Julie ?

DAMON.

Je l'adore.

LE GOUVERNEUR.

Et vous épousez Araminte ?

DAMON.

Ah ! Si Julie ne soutient mon courage, je n'aurai pas la force d'imiter sa résolution. Je viens d'en assurer son Pere, de le fléchir même : ses larmes qu'il a mêlées aux miennes me répondent d'une sincere réconciliation.

LE GOUVERNEUR.

Qu'avez-vous fait pour mériter sa haine ?

D A M O N.

Rien, Monsieur, & quand vous sçavez tout, vous serez convaincu & de mon innocence & de mes malheurs. Oui la France avoit vû naître mes feux pour Julie, sa présence les ralume encore, mais le devoir nous sépare : le destin ne me permet pas d'être heureux : je suis né pour les infortunes.

LE GOUVERNEUR.

Je vous plains.... Ah Monsieur ! Pourquoi faut-il que je sois un obstacle à votre félicité, & que vous en soyez une à la mienne ?

D A M O N.

Hélas ? Mais voici Araminte & le Notaire.

L' O L I V E , *au Gouverneur.*

Votre future les accompagne : vous êtes un homme marié.

SCENE IX.

ARAMINTE, JULIE, LE GOUVERNEUR,
DAMON, FINETTE, FRONTIN,
L'OLIVE, LE NOTAIRE.

ARAMINTE , *à Damon.*

V Oici le Contrat, signez Monsieur, vous serez content des avantages que je vous fais.

LE GOUVERNEUR, *à Julie.*

Bannissez votre tristesse, Mademoiselle, je mettrai

mettrai tous mes soins à vous rendre heureuse.

D A M O N.

Ah Julie !

A R A M I N T E.

Vous hésitez ! qu'est devenue cette résolution dont tantôt vous faisiez parade ? Je vais vous donner l'exemple. *Elle signe.*

DAMON. *Il se met en devoir de signer à chaque endroit ponctué.*

Moi Madame.... Je n'hésite point.... J'étois né pour aimer Julie.... Il m'eût été doux de lui donner la main.... Mais Cléandre ne doit point acquiescer les promesses de Damon. *Il signe.* Je suis à vous & j'en ferai mon bonheur.

A R A M I N T E.

Votre résolution m'étonne moins qu'elle ne me charme : que je suis heureuse ! Je ne me suis point attachée à un ingrat, à Julie, ma Cousine honnorez le Contrat de votre signature.

J U L I E.

Qu'il en coûte quand on perd ce qu'on aime ? Mais Madame que ne ferois-je pas pour vous prouver mon attachement. *Elle signe.* Vous voilà contente.

A R A M I N T E.

Oui ma Cousine, je suis contente, puisque je fais votre bonheur : c'est votre Contrat avec Damon que vous venez de signer.

J U L I E.

O félicité inattendue ! que vous êtes généreuse ?

K

DAMON, à *Araminte*.

A quelle épreuve mettez - vous notre reconnoissance.

ARAMINTE.

Votre Pere ne me dedira pas.

JULIE.

Il fera pénétré de vos bontés.

ARAMINTE, à *Julie & à Damon*.

Vivez heureux, vous le méritez. Pour prix de ce que j'ai fait pour vous ; je ne demande que votre amitié

LE GOUVERNEUR.

Qui pourroit vous la refuser, Madame ? Mais quel sera mon sort ? Souvenez-vous que j'aurois eu votre tendresse sans les engagements que vous aviez avec Damon : ils sont rompus ; vous pouvez combler mes vœux.

ARAMINTE.

Vous aviez déjà mon estime, j'y joins ma main avec plaisir.

SCENE X. ET DERNIERE.

FINETTE, FRONTIN, L'OLIVE.

FINETTE.

J E ne m'attendois pas à ce denouement là.

L'OLIVE.

Les soins que nous avons pris à ranger le Gou-

verneur sous les loix de Julie sont perdus.

FRONTIN.

Que cela ne t'allarme point : peut-être que Finette...

L'OLIVE.

Je suis tout prêt : allons ma Reine.

FINETTE.

Modère tes transports.

FRONTIN.

Tout beau, Monsieur l'Olive, Finette m'apparient, je l'avois aimée en France.

FINETTE.

Oui, laisse-le passer le premier.

L'OLIVE.

J'y consens : ma liberté me reste : je suis le moins à plaindre.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre *la Rencontre Imprevue ou la Surprise des Amans* : & je crois que l'on peut en permettre l'Impression, ce 29 Novembre 1752. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : À nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien aimée la Veuve D'ANDRÉ CAILLEAU, Libraire à Paris, ancien Adjoint de la Communauté, Nous a fait exposer qu'elle desire- roit faire imprimer & donner au Public des ouvrages qui ont pour titre, *Choix d'Amusemens Historiques & Liriques. L'Art de deviner ou la Curiosité satisfaite, Almanachs, La Rencontre Im- prévue ou la Surprise des Amans.* S'il Nous plaïsoit lui accorder nos Lettres de Permission sur ce néces- saires : A CES CAUSES, voulant favorable- ment traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui sem- blera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la dat- te des présentes. Faisons défenses à tous Impri- meurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance ; A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Com- munauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression desd. Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères



conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre - scel desdites présentes ; que l'Impétrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; & qu'avant de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis es mains de notre très - cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, une dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desd. présentes qui sera imprimée tout au long au commencement. ou à la fin desdits Ouvrages foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingtième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent cinquantedeux, & de notre regne le trente-huitième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

X 394708

106397

Registré sur le Registre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 97. fol. 68. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 22 Décembre 1752. Signé HERISSANT, Adjoint.



LIVRES NOUVEAUX.

L'Infortuné François ou les Mémoires & aventures du Marquis de Courtanges, traduits de l'Anglois, Brochure in-12. prix . . . 1 liv. 4. f.

Alzate ou le Préjugé détruit, Comédie en un Acte & en vers. prix . . . 1. liv. 4. f.

Poésies Variées de M. de Coulange, divisées en quatre livres dont le premier contient des Poésies Badines, le second des Poésies Héroïques, le troisiéme divisé en deux Parties, dont la première renferme des Odes Profanes & la seconde des Odes Sacrées, & le quatriéme contient par supplément des Poésies diverses. 1. vol. in-12. broché, avec Figure. 2. liv. 8. f.

Le même Libraire vend toutes sortes de Pièces de différens Théâtres, détachées, tant Tragédies que Comédies anciennes ou nouvelles, & tous les Livres nouveaux qui paroissent.

AD: 106397

De l'Imprimerie de BALLARD, seul Imprimeur du Roi pour la Musique, rue S. Jean-de-Beauvais, à Sainte Cécile.

S DL 2367

Anseurine

10





LA
RENCONTRE
IMPRÉVUE
OU
LA SURPRISE
DES AMANS.
COMÉDIE EN TROIS ACTES
ET EN PROSE.

*Représentée par les Comédiens François
ordinaires du Roi, &c.*

Le prix est de 24. fols.



A PARIS.

Chez la Veuve CAILLEAU, Libraire, Rue
Saint-Jacques, au-dessous de la rue des
Mathurins.

M. D. CC. LIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

